

La traversée jusqu'à Ceylan nous prit quatre jours. Nous arrivions en pleine mousson du sud-ouest avec ses ciels de plomb et ses fréquents orages. La plupart des quatre-vingt-dix passagers étaient des directeurs d'agence ou des représentants de firmes américaines comme International Harvester, Standard Oil ou Goodyear qui retournaient chez eux, partaient en vacances ou s'en allaient occuper un nouveau poste. Ils avaient tous l'air sombres et absorbés, riaient rarement et passaient la journée à parler des tarifs et des taux du fret. La seule chose qui nous distinguait de la chambre du commerce de Sedalia<sup>1</sup>, c'était le petit contingent d'Espagnols, d'Italiens et de balafrés tondu originaires d'Europe centrale. Ces derniers juraient leurs grands dieux qu'ils étaient suisses mais avaient une nette tendance à dresser l'oreille et à hennir à chaque fois qu'ils entendaient jouer une valse de Strauss. Mme Fusher était non seulement la personnalité la plus intéressante à bord du navire mais aussi une bombe qui faillit exploser à la

---

1. Petite ville de l'État du Missouri.

figure de certains passagers de sexe mâle. M. Fusher, un grand Allemand au teint blême, avait été, prétendait-on, un éminent nazi au service de la Farbenindustrie à Shanghai et, pour dire pudiquement les choses, son épouse était fort bien dotée par la nature. Aussitôt qu'elle se promenait en short court et corsage à dos nu sur le pont, les yeux sautaient de leurs orbites comme des bouchons de champagne et des armoires à glace se mettaient à sangloter. Nous n'arrivions pas à admettre que de simples bouts de soie puissent renfermer de tels trésors de charme et de volupté. Certains parmi nous vivaient même dans l'espoir qu'une bourrasque provoque un soulèvement général. En une occasion, comme Mme Fusher, en robe diaphane, se tenait en contre-jour devant moi, je me mis à lire en boucle la même phrase des *Fondements de la République batave* de Motley pour essayer d'ignorer sa présence et ne pas craquer nerveusement. Peu après, avec une absence totale de scrupules, Hirschfeld lui montra un dessin où il m'avait représenté en loup hurlant à la lune alors que lui-même était de toute évidence à l'affût.

Inutile de dire que Fusher avait pleinement conscience des phénomènes électriques générés par son épouse et qu'il ne l'aurait pas mieux surveillée si elle avait été le plus gros diamant du monde. Toutefois, par un heureux caprice du hasard, il se mit à souffrir du mal de mer : désormais, c'était chacun pour soi. La chance me sourit lors d'un exercice d'évacuation lorsque je vis l'adorable créature empêtrée dans son gilet de sauvetage, battant des ailes comme un oiseau blessé. Je l'entraînai dans un escalier sombre et réussis à la faire entrer dans le gilet, non sans avoir dû batailler un peu avec les sangles. Juste au moment où elle soupirait : « Mais que faites-vous donc, grand fou? », Hirschfeld surgit aussi sournoisement que d'habitude.

– Eh, ce n'est pas comme ça qu'on met un gilet de sauvetage! aboya-t-il en m'écartant de l'épaule. Les lanières doivent passer devant, comme ceci.

Je lui laissai démontrer la valeur de sa méthode (et elle valait cher, à en juger par la manière dont il s'agrippait à Mme Fusher). Nous avons presque atteint le stade du chatouillement lorsque, en levant les yeux, je

m'aperçus que M. Fusher nous fusillait du regard, les poings sur les hanches.

– Que signifie cette... cette *Schweinerei*<sup>1</sup> ? grogna-t-il.

Le souffle court, la voix chevrotante, son épouse expliqua que les Américains avaient simplement voulu l'aider, mais il l'interrompit et l'emmena sans ménagement. C'était aussi bien comme ça car, de toute évidence, cet homme était un fou dangereux qui aurait pu mal interpréter nos bontés envers sa femme. En ces temps difficiles, voyager suppose de savoir éviter les situations comme celle-ci, où des intentions parfaitement louables peuvent avoir les plus fâcheuses conséquences.

Au fil des jours, une autre personnalité du bord se mit en évidence : Armand Brissac, le maître de manœuvre. Le sémillant M. Brissac était un individu grisonnant d'âge indéterminé qui se vantait d'avoir fait trente-sept fois le tour du monde, sans compter une myriade d'escapades dans des coins aussi reculés que le Gran Chaco, le Nyassaland, le désert de Gobi, la baie de Baffin et l'île de Pâques. Les

---

1. Cochonnerie, en allemand.

résultats de tout ce nomadisme, me dit-il, étaient classés dans dix-neuf albums qu'il projetait de léguer à la Smithsonian Institution<sup>1</sup>, et si les deux que j'étais en train d'examiner reflétaient l'ensemble de son œuvre, alors cet individu détenait la plus importante collection de photos de pin-up de la planète. En dehors de quelques cartes postales jaunies de Canal Zone et de Starlight Park, les albums en question contenaient des milliers de clichés de jeunes filles en déshabillé qui souriaient d'une manière remarquablement affectée. Il m'assura que toutes ces photos avaient été prises dans son bungalow de Venice, en Californie, dans un esprit de stricte recherche scientifique. Il était évident que son hobby lui coûtait beaucoup d'argent et d'énergie et Brissac ne me cacha pas que l'œuvre de sa vie était loin d'être achevée.

– Ce ne sont là que les spécimens américains, lâcha-t-il avec indifférence. Mon but ultime est d'arriver à faire l'inventaire de toutes les minettes de toutes les races de la planète.

---

1. Institut de recherches américain.

La valeur anthropologique de sa pinacothèque était un peu douteuse, dois-je admettre, mais quand bien même la postérité lui refuserait une place au panthéon de la science, Armand Brissac se range d'ores et déjà aux côtés de Casanova et de Daddy Browning comme l'un des plus grands monomaniaques que l'Histoire ait jamais connus.

Lorsque nous arrivâmes à Colombo, une grève générale venait d'éclater et l'escale de deux jours dont nous nous réjouissions à l'avance se limita à une douzaine d'heures. Quoique cuisante, la déception fut atténuée par le compliment inopiné que me fit l'officier des douanes. Après la traditionnelle inspection des visas et des laissez-passer, il se rapprocha de moi d'une manière plutôt hésitante.

– Puis-je vous parler un instant ? me demanda-t-il avec un sourire timide. Cela fait des années que je tamponne des passeports et je tiens à vous dire que le vôtre est le plus beau de tous. Il a été réalisé avec un soin remarquable – pas comme certains que je pourrais citer. Puis-je vous demander qui l'a fabriqué ?

J'avais fait exécuter la plupart de mes documents de voyage par un petit vieux de mon quartier, lui révélai-je. Il était capable de copier n'importe quoi et, comme son loyer n'était pas élevé, il ne prenait pas trop cher.

– Je m'en doutais ! s'exclama-t-il triomphalement. Ce type est un artiste ! Il ira loin !

Je lui donnai plusieurs raisons pour lesquelles le petit vieux ne pourrait pas aller beaucoup plus loin et nous nous quittâmes en échangeant une chaleureuse poignée de main (à mon retour, j'ai fait cadeau de la sienne à ma femme).

D'après une croyance populaire très répandue, sans aucun doute entretenue par d'obsolètes livres de géographie, Ceylan devrait sa célébrité au fait qu'on y cultive une grande partie de la production mondiale de thé. Rien de plus faux. La principale industrie de l'île est la manufacture d'éléphants en ivoire pour les touristes, conçus de telle sorte que les oreilles et les défenses se brisent au moment précis où le rivage de l'île s'estompe à l'horizon. L'acheteur se retrouve ainsi avec un bout de bois difforme qu'il peut utiliser soit comme presse-papiers, soit comme missile

selon sa capacité à s'adapter aux circonstances. Heureusement, Hirschfeld et moi avons été avertis que des vendeurs de souvenirs peu scrupuleux essaieraient de nous refourguer des éléphants indestructibles et nous nous tenions sur nos gardes. Après avoir traîné d'échoppe en échoppe pendant des heures et examiné des milliers de sculptures, nous finîmes par dénicher deux horribles éléphants remplissant tous les critères. Mais ils tombèrent en morceaux avant même que nous ayons atteint la passerelle du bateau. Nous fîmes aussi l'acquisition d'un tas de peignes en écaille de tortue, de jarres à fougères, d'éventails en bambou importés de South Attleboro, dans le Massachusetts, et de chasse-mouches en plumes d'aigrette et corne de carabao. Apparemment, quelqu'un avait dû raconter partout que nous étions des touristes (en tout cas, je doute que quiconque ait pu le déduire en nous voyant déambuler dans la rue, les bras chargés de bibelots), car un drôle de citoyen avec un havresac et une flûte nous barra le chemin et, par je ne sais quel tour de passe-passe, réussit à nous faire assister à un combat entre un cobra et une

mangouste. Si l'on se place du point de vue de l'excitation pure et simple, le spectacle se révéla à peu près aussi palpitant qu'un ballet imaginé par Martha Graham. Pendant de longues minutes, les bestioles – tellement droguées qu'on pouvait sentir l'odeur du barbital à plusieurs rues de là – s'obstinèrent à combattre en corps à corps et à se lécher le museau à la manière d'Ingrid Bergman et Gary Cooper dans *Pour qui sonne le glas*. Finalement le serpent s'enfuit par une conduite d'égout et nous dûmes déboursier une somme considérable pour couvrir nos pertes. Nous reprochant amèrement notre naïveté, nous retournâmes tête basse au navire.

Deux jours plus tard, le *Monroe* entra lentement dans les docks de Bombay. Desséchés par le sel et meurtris par les tempêtes, nous avions enfin franchi les portes de l'Inde. Nos taies d'oreillers étaient peut-être remplies de linge sale et nos journaux de voyage occupés par des chauves-souris, nous étions toujours aussi impatients de découvrir les merveilles qui nous attendaient. Aux politiciens, aux guides religieux, aux industriels, aux avocats, aux docteurs et aux journalistes qui se pressaient

autour de nous en nous suppliant pitoyablement de leur accorder un mot qui pourrait les aider à résoudre les problèmes de leur pays, notre réponse ne variait guère : « Pas maintenant, les gars – repassez nous voir à la fin de la semaine. » Nous aurions pu facilement nous en débarrasser avec une phrase toute faite, mais en ardents défenseurs du mode de vie américain, en véritables Yankees des quartiers chic, nous devons marcher lentement car nous portions une grosse valise. C'était une mission d'une sacrée importance que nous nous étions assignée : remettre quatre cents millions d'Indiens sur la bonne voie avant le départ du *President Polk*, prévu quinze jours plus tard. Notre bon sens et notre savoir-faire traditionnels jouaient en notre faveur. Nous ignorions où nous allions, ni même comment nous y allions, mais nous étions sûrs d'une chose : quand nous serions là-bas, nous y serions. Et ça, c'était déjà quelque chose, même si ce n'était rien.